

## L'état de poésie

Luc Perrier

Volume 14, Number 1-2 (79-80), 1972

Poètes du Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30633ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Perrier, L. (1972). L'état de poésie. *Liberté*, 14(1-2), 40–42.

## *L'état de la poésie*

Qu'ai-je à dire d'essentiel, de vital, d'urgent, moi poète d'un temps qui se passerait bien de ses poètes ? Si je ne suis pas le « sel de la terre », la lampe, la parole . . . autant cesser d'écrire. Si mon poème n'est pas ce verre d'eau à l'assoiffé, ce vêtement d'aube à plus démuné . . . à quoi bon signer des feuilles de papier. Car c'est la mer que le poète couche sur le papier, c'est le ciel qu'il allume comme la bougie d'un soir sans s'éteindre. Comment vivre sans la mer, sans le ciel ?

Hier l'homme marchait derrière sa charrue, sans brusquer un instant d'hirondelle, sans passer un saule. Aujourd'hui l'homme change de pays comme de chemise. Hier l'homme se contentait des étoiles à l'écran du ciel ; aujourd'hui il règle son existence avec le bouton d'un appareil de télévision. Avec toutes les techniques de l'heure, les moyens de transport, de diffusion, à cette ère de l'image, du concret, du visible, que faire de la poésie ? De la prière ? Aussi des églises se vident. Hier l'homme inventait la lune. Aujourd'hui il la touche du doigt pour l'inventorier, la déshabiller de ses chansons, de ses rêves. Nous sommes conditionnés, pollués, politisés, assurés contre le feu, le vol, contre la mort. Dépoétisés. Nous franchissons des paysages, l'oeil en bandoulière c'est-à-dire laissant l'oeil de la caméra approfondir le lieu terrestre ; et bien au chaud, bien assis, nous assistons à la magie des chambres noires, sans averse, sans parfum, sans cigale, sans air.

Malgré ce temps rempli, calculé, consommé jusqu'au dernier sou en poche, nous refusons d'aller plus loin, nous rejetons le rôle d'engrenage ; nous contestons la validité de notre civilisation, nous contestons le système qui arrache à l'homme son enfance, ses dernières illusions, son ciel bleu, sa terre verte. Malgré toutes les inventions, nous sommes plus pauvres que jamais. Il y en a encore parmi nous qui manquent de pain, de

raisin, qui ont froid, qui ont soif, qui n'ont jamais pris l'avion. Mais au fait, c'est au coeur du pauvre que règne la poésie. C'est le pauvre qui a faim, qui a soif, qui chante.

Pauvres lorsque nous descendons dans la rue, lorsque nous risquons le tout pour le tout, lorsque nous y mettons le paquet. Pauvres quand nous nous faisons matraquer pour que nos enfants parlent encore notre langue dans dix, vingt, cent ans d'ici. Pauvres. Humiliés. Pauvres, pauvres en Jésus-Christ. Pauvres quand nous tenons nos pancartes comme des croix, comme les bannières de fête-Dieu de jadis. Pauvres quand nous rompons les rangs, préférant la liberté au bâillon, le ciel à l'étouffement, la parole au silence. Des ouvriers font la grève parfois sans trop savoir pourquoi. Seulement, ces mêmes ouvriers témoignent d'un malaise profond, d'un manque d'éclairage, témoignent pour la dignité humaine. Bien souvent ils ont de quoi manger, un toit, une femme, des enfants, du travail quand d'autres n'ont que les bancs publics, les gares et encore... Alors pourquoi gémir le ventre plein ? Et puis les grèves, les guerres, les révolutions sont-elles un mal pour un bien ? Un moindre mal ? ou un autre mal tout simplement ? C'est que l'homme tient à toute liberté comme à la prunelle de ses yeux, qu'il refusera toujours de se soumettre, de se soumettre jusqu'à l'abêtissement. Dans le courant il y a peut-être des paresseux, des lâches, des profiteurs, des parasites, mais là n'est pas la question. Il ne s'agit pas de juger mais bien de définir un malaise actuel, d'analyser, de chercher la clarté. L'homme refuse la mise en boîte, la mise en chaîne de production, la mise en croix. Nous en avons la preuve de plus en plus chaque jour. Il revendique le droit de chiâler, de crier, de penser, de négocier son existence, de décider lui-même de cette existence. Il rappelle ses maîtres à l'ordre, leur signifiant qu'il ne sera jamais un esclave, une marchandise, un numéro. Ce danger d'automatisme, de servilité, l'homme d'aujourd'hui le sent peser sur lui plus que jamais. Alors il proteste, il se défend. Il manifeste comme la rose le fait de toutes ses épines. S'il manque d'air il n'hésite pas à briser des vitres. Il refuse d'être rangé comme un bouquin, posé sur la table comme un objet.

L'homme n'est pas un fonctionnaire sans pensée, ne peut pas être un balayeur de neuf heures du matin à cinq heures du soir, un poseur de boulons du lundi au vendredi, un mené par le nez toute une vie. Il ne fonctionne pas au bouton, à la minute, à la seconde. Il est un appelant. Il est un répondant. Il veut bien balayer s'il le faut mais il n'acceptera jamais de vivre pour balayer. Alors il revendique ce droit sacré de poser son balai (ou son outil) à toute heure du jour, quand bon lui semble et sans compter les fois, sans rendre compte à qui que ce soit. Il est de bonne volonté, il veut et il tient à donner son coup de balai pour la bonne marche du monde ; seulement il veut aussi avoir le temps de causer un peu, de rire, de lever la tête au ciel, de penser à sa femme, à ses enfants, à ses amis... C'est cela précisément la dignité humaine.

De l'ouvrier revendicateur au poète, il n'y a qu'un pas. C'est au poète de prophétiser, c'est-à-dire opter pour la parole. S'il parle, il peut sauver le monde de l'abêtissement, de l'hommerie, de l'hommerie qui s'attaque à l'homme, qui jette des hommes en prison.

Ecrire un poème, c'est-à-dire écrire l'homme, ses astres, ses blés, ses champs de victoire. Ecrire un poème c'est avant tout vivre, vivre à ce point qu'il faille exprimer à tout prix cet éclatement de lumière, ce grondement de rivière en nous. Ecrire un poème c'est pour moi ces mots d'Octavio Paz : « L'eau parle sans cesse et jamais ne se répète ». Le poème alors devient ce mur éclairé, ce signe d'horizon, ce tableau d'espoir...

Le poète multiplie son semblable. Atteint au coeur par le premier bourgeon, la première abeille sur son chemin ; conquis sur le champ par le premier regard d'enfant ; à l'écoute de l'homme, complice du printemps... il vit l'oiseau, meurt d'amour pour son semblable, en état de grâce. En état de poésie. En état d'écrire, d'écrire avec les vents et les marées, avec la joie ou la douleur de ses frères. En état de poésie... et le poème gagne le mur comme la lumière, comme le jour se fait en nous.